

agréables ; de-là leur hospitalité pour les étrangers. Le besoin d'argent (car ils n'en ont que pour les besoins extérieurs de leur famille) les oblige à s'associer entre eux, pour élever leurs bâtimens, couper leurs grains et pour les autres ouvrages semblables. Ils se rendent ces services les uns aux autres, sans autre salaire que le plaisir qui règne ordinairement dans un divertissement de campagne. Peut-être ai-je eu tort de dire leurs *vertus* ; peut-être falloit-il les appeler des *qualités*, commandées par l'état particulier de la société où ces hommes se trouvent ? La vertu doit en effet toujours résulter des principes.

Je n'ai pas prétendu faire ici l'histoire de tous les établissemens de la Pensylvanie. — Il est arrivé plusieurs fois que le premier planteur est parvenu au second degré, et a cédé sa ferme au planteur de la troisième classe. — Il est des hommes entreprenans qui sont allés s'établir dans les forêts, et qui, dans l'espace de leur vie, ont parcouru les trois époques que j'ai décrites, et se sont procurés les biens que j'ai attribués à la troisième espèce des planteurs. Il est également arrivé plusieurs fois qu'un premier éta-

blissement a été conduit à sa perfection par la même famille de père en fils. Dans les comtés voisins de Philadelphie, l'on voit encore de vastes maisons de briques, et des fermes bien cultivées, possédées par les petits-fils ou les arrière-petits-fils des compagnons de Guillaume Penn.

Cette passion pour émigrer, dont j'ai fait mention, doit vous paroître étrange. Des hommes abandonner le pays, où ils commençoient à respirer, — l'église où ils ont été consacrés à la divinité, — les tombeaux de leurs ancêtres, — les compagnons et les amis de leur jeunesse, — et tous les plaisirs d'une société policée, pour s'exposer aux hasards et aux difficultés de conquérir une nouvelle terre. Ce phénomène doit, aux yeux d'un philosophe Européen, contrarier la marche ordinaire et les principes naturels des actions des hommes. Mais quelque extraordinaire que paroisse cette passion, elle existe, et contribue à l'accroissement de la population en Amérique ; elle augmente l'espèce humaine non-seulement dans les nouveaux établissemens, mais encore dans les anciens. Car dès que les fermiers multiplient au-delà du nombre des fermes, entre



lesquelles un canton est divisé, la population languit. Pour détruire cette langueur, que l'accroissement du prix et la division des fermes ne font que soutenir, l'émigration d'une partie des habitans est absolument nécessaire; et comme cette colonie d'émigrans est en partie composée des fainéans qui dissipoient et ne travailloient point, leur éloignement, en augmentant, pour la partie industrielle et modérée qui reste, la facilité de subsister, augmente naturellement la population générale, précisément comme la taille augmente la grosseur et la quantité de fruits d'un pommier.

Les émigrans de la Pensylvanie se portent toujours vers le midi. Le sol et le climat de la partie occidentale de la Virginie, des deux Carolines et de la Géorgie, promettent et donnent aux fermiers paresseux une existence plus facile que le sol opiniâtre, mais durable de la Pensylvanie. — Ici le terrain, pour être fertile, demande des labours profonds et répétés. — Là, la terre, grattée une ou deux fois, rapporte une assez bonne moisson. En Pensylvanie, la longueur et le froid de l'hiver exigent du fermier un travail considérable, pour l'approvisionnement

des subsistances de ses troupeaux, tandis que dans les états du midi, ils paissent, pendant la grande partie de cette saison, dans les bois et les champs. Aussi la plupart des cultivateurs qui se trouvent aujourd'hui dans les parties occidentales des états ci-dessus nommés, sont-ils originaires, et ont été presque tous habitans de la Pensylvanie. Dans la dernière guerre, la milice du comté d'Orange, dans la Caroline septentrionale, montoit à trois mille cinq cents hommes, et il n'y en avoit aucun qui ne fût émigrant de la Pensylvanie. Vous voyez, par-là, que cet état est la grande pépinière des Etats-Unis: il fait l'office d'un crible; il retient tous ceux qui possèdent les étamines de l'industrie et de la vertu, pour laisser passer le reste dans ces états, qui conviennent mieux à l'indolence ou au défaut d'aisance.

Les terres vacantes sont vendues par l'état, pour le prix d'environ six guinées, en certificats, par cent acres. Mais, comme la plupart de ces terres viennent de personnes qui les avoient achetées de l'état, elles sont revendues au premier planteur à un prix plus haut. La qualité du sol, leur proximité des moulins, des cours de justice,



des temples et des rivières navigables, la distance du transport de terre aux ports de Philadelphie ou de Baltimore, et la nature des routes, tout influe sur le prix des terres pour le premier planteur. La quantité des terres défrichées, les améliorations qui y sont faites, sont de nouvelles circonstances qui, avec les premières, influent sur le prix des fermes, pour les seconds et troisièmes planteurs. Ainsi, le prix des terres est, pour le premier, depuis un quart de guinée jusqu'à deux guinées par acre, et d'une guinée à dix pour le second et troisième. Quand le premier planteur est incapable de payer, il prend souvent une certaine étendue de terre à bail pendant sept ans; et, au lieu de payer une rente en argent, il s'engage à défricher cinquante acres de terre, à bâtir une cabane en bois, avec une grange, et à planter un verger. Ce terrain, après l'expiration du bail, est vendu ou loué avec bénéfice.

La troisième classe de cultivateurs, dont je vous ai parlé, est en général composée d'Allemands. Ils font une grande partie de la population de la Pensylvanie. La première colonie d'Allemands qui s'y établit, remonte à plus d'un siècle. On les regarde comme les plus

plus honnêtes, les plus industriels, les plus simples, les plus économes des cultivateurs. Ils évitent de contracter des dettes, et, de tous les Américains, ils sont les moins attachés à l'usage du rum et de l'eau-de-vie; aussi leurs familles sont-elles nombreuses. On en voit très-communément qui ont douze à quatorze enfans (1). On ne leur reproche que de n'avoir pas les connoissances des autres Américains; connoissances nécessaires dans un gouvernement démocratique. Cependant plusieurs hommes, respectables par leurs lumières, sont sortis de leur sein, *Rittenhouse*, *Kuhn* et *Mulhenberg*. On s'occupe de projets pour les incorporer davantage aux Américains, et pour leur donner plus de connoissances.

Une des grandes causes de ces émigrations dans les parties de derrière de la Pen sylvanie, est l'espoir de se soustraire à la taxe des terres: elle n'est pourtant pas bien considérable, puisqu'elle n'excède pas un *penny*, ou 2 liards par livre de l'estimation, qui est très-foible.

---

(1) Suivant M. *Moheau*, sur vingt-sept mille familles en France, une seule compte treize enfans; deux douze.



Mais, quoique modique, cette taxe pèse encore considérablement sur ceux qui ont beaucoup de terres, sur les *land-jobbers* ou les agioteurs en terres. Il en est qui, plutôt que de payer la taxe, lorsque les ar-rérages sont accumulés, laissent vendre leurs terres par le trésor public. Ils les rachètent alors, sous main, à l'enchère publique, à un prix moindre que celui qu'ils auroient payé, s'ils avoient acquitté leurs taxes.

Vous devez bien penser que, dans un pays où le gouvernement est si neuf, et où les hommes sont épars et ivres de la liberté, il leur est facile d'échapper à l'impôt. Vous devez penser encore qu'il y a bien des irrégularités dans la manière de répartir les impôts. Aussi voyez-vous des propriétaires aux environs de Philadelphie qui paient, chaque année, deux pour cent de la valeur de leurs terres, tandis que d'autres paient beaucoup moins. Il en est de même de la capitation ou *poll*; elle est encore plus irrégulière, parce que ses bases sont très-incertaines. Ces taches ne peuvent disparaître qu'avec le temps. J'ai vu cependant, avec plaisir, que les célibataires étoient plus taxés que les gens mariés.

Les terres de cet état varient dans leur prix, comme dans leur nature et leurs produits. Vous en trouvez, dans les environs de Lancaster, qui se vendent de 4 à 12 pounds l'acre; vous en trouvez aussi beaucoup de pierreuses et stériles. Les bonnes terres calcaires neuves rendent quinze à vingt boisseaux de froment par arpent. Celles de première qualité, qui sont profondes et contiennent beaucoup de terre végétale, *bottomlands*, rendent, par acre, neuf à dix quintaux de chanvre, et quarante à cinquante boisseaux de maïs.

Il existe encore beaucoup de terres vacantes au nord et à l'ouest de cet état; mais on m'assure qu'il en est bien peu de bonnes, qui ne soient pas prises. On rencontre, dans les bois éloignés, des gens occupés à leur découverte. On en prend possession en vertu d'un *varrant*, ou ordre du *land-office* ou département des terres. Cet ordre enjoint à l'arpenteur du comté où elles se trouvent, de les arpenter, si elles sont vacantes, et d'envoyer copie de l'arpentage qui en a été fait, pour que la propriété en soit enregistrée. On paie à l'état, pour cent seize acres, 10 pounds en certificats de la dette de l'état,



ce qui, au cours actuel de ce papier, revient à 2 pounds et demi (1); et, avec les frais d'arpentage, patente, etc., ces terres coûtent environ 15 pences ou 15 sous l'acre, et sont revendues ensuite avec profit.

D'après le tableau que je vous ai tracé des différentes cultures usitées dans cet état, vous devez juger qu'il convient peu à des familles européennes, qui veulent s'établir en Amérique, d'aller défricher des terres dans l'intérieur, ou même de prendre des terres qui ne sont qu'au second degré de culture.

1°. L'homme qui a contracté le besoin de penser, de s'éclairer, de communiquer ses idées, est mal à son aise, en s'isolant dans un pays qui n'a point de communication, où tous les êtres qui l'habitent sont éloignés, ou paresseux, ou ignorans.

2°. Il est difficile, et presque impossible, de se procurer, à une distance aussi éloignée, les différens articles de l'Europe, où on les paie très-cher.

3°. Il est impossible sur-tout d'accoutu-

---

(1) Ces certificats ont depuis beaucoup augmenté de valeur, comme je le dirai ci-après.

mer les femmes européennes à un pareil genre de vie.

4°. Vous êtes obligé de bâtir; vous languissez en attendant, vous courez des risques, vous êtes trompé par vos ouvriers.

5°. Il ne faut pas considérer ce qu'une terre *non bâtie* vous coûte, mais ce qu'elle vous coûtera, lorsqu'elle sera bâtie. Or, comparaison faite, vous trouverez beaucoup à gagner en achetant une terre bâtie.

Les François prudens qui, passant en Amérique, voudroient se livrer à la culture, devroient donc louer une ferme dans le pays habité, y passer une année avant d'acheter, fréquenter les voisins, connoître les revenus de la terre. Ils doivent sur-tout amener d'Europe des *familles* de paysans, bien accoutumés au travail. Car, encore une fois, ici les bras sont rares, et ils sont chers. — Voici le prix commun auquel on achète ces domestiques *indentured*, ou dont le temps est vendu pour trois ans. On paie 12 à 15 pounds le service des hommes au-dessus de dix-huit ans, et 6 à huit pounds pour les enfans de neuf à douze ans. — Je ne sais si, en compensant l'infériorité de ce prix aux gages ordinaires des domestiques libres,



par le travail en moins des domestiques loués, il n'y a pas plus d'avantages à avoir les premiers.

---



---

### LET TRE XXIX.

*Sur le Climat de Philadelphie, de la Pensylvanie, sur les Maladies qui y règnent, etc.*

JE vous ai déjà parlé, mon ami, du climat de cette heureuse ville (1); mais le respectable docteur Rush vient de me donner des détails nouveaux et curieux (2), et je vais vous les communiquer.

Cet observateur éclairé m'a fait en une phrase énergique le tableau des variations climatériques de la Pensylvanie. Nous avons, m'a-t-il dit, l'humidité de la Grande-Bretagne dans le printemps, la chaleur de l'Afri-

---

(1) Voyez tom. I, let. 19, pag. 374.

(2) J'apprends, par les journaux américains, que le docteur Rush a publié un ouvrage sur le climat de la Pensylvanie, dont il avoit détaché quelques observations pour moi. Il mérite d'être traduit en françois, et il sera utile à la météorologie et l'hygiène comparées.

que dans l'été, la température de l'Italie en juin, le ciel de l'Égypte en automne, le froid et les neiges de la Norwège, et la glace de la Hollande pendant l'hiver; les tempêtes, à un certain degré, des Indes occidentales dans chaque saison, et les vents variables de la Grande-Bretagne dans chaque mois de l'année. Malgré toutes ces variations, ce docteur prétend que le climat de Philadelphie est un des plus salubres qui existent.

Dans les temps de sécheresse, l'air y a une élasticité particulière, qui rend la chaleur et le froid moins insupportables, qu'ils ne le sont au même degré dans des pays plus humides. L'air ne devient lourd et fatigant, que lorsque le bienfaisant nord-ouest ne succède pas aux pluies.

On m'avoit menacé des effets de cette langueur, qu'on ressent communément à Philadelphie dans les grandes chaleurs. Il me sembloit entendre la description des ravages causés par le pesant *Sirocco*. Cependant, dans les trois semaines que j'ai passées à Philadelphie, pendant les mois d'août et de septembre, je n'ai point senti cet abattement de corps, cette dépression d'esprit, quoique